

# LE POINT SUR LA QUESTION

## 1<sup>RE</sup> PARTIE



« Cela est vrai : à quoi bon tant barguigner et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vite le court ou le long d'une maladie ».

Molière, *Monsieur de Pourceaugnac*, I,5

**Note sur la transcription :** J'ai adopté la transcription *pinyin* pour désigner le taiji quan auquel vont tous mes suffrages, ce remarquable exercice hygiénique qui, dans certains cas, est susceptible de présenter des applications intéressantes dans le domaine de l'autodéfense. Celui-ci ne saurait être confondu avec le « taichi », la gymnastique molle des gogos de l'énergie. Une distinction similaire s'applique aux termes *wushu* (appellation des arts martiaux en chinois mandarin) et kung-fu, le second n'étant qu'un ersatz du premier. Le chi-kung quant à lui ne mérite que notre commisération à l'exception, bien entendu, des excellentes méthodes prônées en Chine au cours des années Mao ou héritées des plus estimables pratiques taoïstes que nous désignerons, là encore, par le *pinyin* qigong et en bas de casse comme il se doit).

**Le présent article reprend quelques idées contenues dans mes *Chroniques désabusées* publiées au début des années 2000 qui en constituaient, en quelque sorte, le brouillon. Il ne s'agit pas ici de dénigrer les arts martiaux chinois ou le taiji quan, disciplines respectables tant qu'elles réchappent à la frénésie maniaque des toqués du « cinéma kung-fu » et des hallucinés qui ont vu le « chi ». Il ne s'agit pas non plus d'accabler les lecteurs qui continueraient à accorder du crédit aux sornettes de leurs soi-disant maîtres. Cela dit, il est fort possible que mon ton acide de chroniqueur de la sottise ésotérique ne transforme à ses yeux ce point sur la question en *poing* sur la question. Dans ces lignes, écrites pour divertir les honnêtes gens (catégorie qui tend aujourd'hui à se confondre avec celle des fortes têtes) en racontant à l'occasion quelques anecdotes personnelles, je ne me propose ainsi que d'examiner le grand malade de l'illusion énergétique.**

## Du glutamate dans la cuisine martiale

Je dois d'abord m'expliquer sur le concept de pseudo-tradition<sup>1</sup> développé naguère dans mes chroniques ainsi que dans mon livre *La transmission du taiji quan* (Guy Trédaniel, 2003). Ce concept est une espèce de fourre-tout dans lequel on s'attend en premier lieu à retrouver le charlatanisme crétin, manifestation la plus facilement repérable de la pseudo-tradition. L'évoquer revient à enfoncer une porte ouverte, j'en conviens. Toutefois, comme cet histrionisme fait encore aujourd'hui recette, il n'est jamais inutile d'y revenir. Pour ceux qui débarqueraient, j'établirai la comparaison que mérite notre sujet à son niveau le plus médiocre : la pseudo-tradition est aux pratiques authentiques ce que la tambouille de la Pagode de Jade (de la Grande Muraille, du Dragon Céleste ou que sais-je encore?) est à l'art culinaire chinois. Vous savez, ce temple de la malbouffe exotique reproduit un peu partout avec sa surenchère de lampions et dragons en plastique au milieu duquel trône inmanquablement un poussah replet et jovial... Eh bien, cette cuisine douteuse est finalement du même tonneau que le kung-fu de pacotille et le chi-kung en toc que nous servent les maîtres de l'esbroufe énergétique, qu'il s'agisse de l'Asiatique roublard ou du Gaulois perché, la différence entre ces deux individus étant que le second se prend toujours au sérieux malgré ses déguisements de carnaval. L'autre, qui ne fait finalement que gagner sa croûte, se contente de rigoler comme le bouddha ventru de son compatriote gargotier : « *chez nous on nems et on riz !* »<sup>2</sup>. Après tout, c'est moins fatigant que la popote... Et puis, il faut faire justice d'une chose à notre cuistot : celui-là évite généralement de consommer les mixtures proposées à ses clients alors que les escrocs des dojos poussent souvent l'ineptie jusqu'à croire en leurs fariboles...



Mais au fait, de qui se moque-t-il celui-là ?

---

1 Je reconnais volontiers ici ma dette envers René Guénon et son remarquable ouvrage intitulé *Le théosophisme, Histoire d'une pseudo-religion* (Éditions traditionnelles, 1977). Toutefois, comme on pourra le constater dans ces lignes, mon intention n'est pas d'opposer à la « pseudo-tradition » des pratiques corporelles qui nous viennent d'Asie une connaissance supérieure avec ses « maîtres de l'ombre », ses « techniques cachées » (*okuden* en japonais) et tout le fourbi initiatique. Mon projet est tout autre puisqu'il s'agit avant tout de « désoccultier » celles-ci.

2 Entendu dans un restaurant sino-vietnamien.

Ainsi par exemple, de la même façon que l'on se garde les bons petits plats pour la table familiale, il fut un temps pas si lointain où l'art martial *made in Hong Kong* était encore réservé à la diaspora, aux arrières salles donc. L'époque en question se situe au milieu des années 1970, en ces âges farouches où quelques pitres singeaient sans vergogne les exploits du moine Shaolin Kwai Chang Caine. Aujourd'hui, on pourrait s'étonner de continuer à voir s'agiter certains de ces olibrius qui auraient dû disparaître depuis longtemps, ensevelis sous des montagnes de quolibets. Pensez donc ! Ceux-là ont même gagné leurs titres de maître à l'ancienneté ! En toute logique d'ailleurs, puisque c'était le prix à payer pour que le public ne s'aperçoive pas que cette histoire avait commencé dans le registre de la foutaise.



Kwai Chang Caine, le héros de la série *Kung Fu*, bien décidé à en finir avec la pseudo-tradition

Pour ma part, je m'étais rapidement désintéressé des boniments des pionniers du kung-fu franchouillard pour m'efforcer de trouver quelques adeptes plus authentiques dans le quartier chinois de ce 3e arrondissement de Paris qui m'avait vu grandir<sup>3</sup>. Autant dire que je me cassai les dents même si, grâce à mon copain Yu, la rue au Maire m'avait révélé quelques-uns de ses mystères exotiques. Les *choy lee fut* et autres *wing chun*<sup>4</sup> que je pus approcher alors dans

---

3 La communauté Wenzhou s'est installée dans ce quartier après la Seconde Guerre mondiale. Elle se substitua à la population juive dont elle reprit une partie de l'activité économique en multipliant les ateliers de confection et de maroquinerie.

4 Méthodes d'arts martiaux cantonnais. Bien que les Wenzhou possèdent leurs propres styles de boxe, tous les experts que je parvins alors à localiser étaient des Hongkongais de passage.

leurs versions originales n'étant pas encore pour moi, je n'eus d'autre choix que de me rabattre sur la pitance indochinoise réservée aux niquedouilles de mon espèce. Je raconte sans amertume, bien sûr, et cela d'autant plus que les refus excitaient mon imagination en parant ces disciplines de tous les mystères d'un Orient extrême perdus dans les brumes de l'encens. C'était le bon vieux temps où toutes ces choses faisaient encore rêver, surtout lorsqu'elles s'incarnaient dans la figure du maître asiatique, en l'occurrence celle du regretté Hoang Nam qui, à défaut d'être *stricto sensu* le père des arts martiaux chinois en France, fut, et bien qu'involontairement, celui de quelques-uns des fantaisistes signalés plus haut passés en coup de vent par son dojo. Curieusement, ce maître avait à l'époque son Q.G. dans le même quartier<sup>5</sup>. Et puis, il ne faut pas oublier qu'à deux pas de là se trouvait la librairie Le Phénix où l'on pouvait déjà déguster quelques petits fascicules chinois sur le *wushu* égarés entre les œuvres complètes de Mao et des plaquettes à la gloire de l'Albanie du tyran Enver Hohxa. Et je pourrais encore mentionner l'Association Nationale de Kung-Fu Kempo sise boulevard Saint Martin ou même tel célèbre expert justement surgi de ce quartier de fripiers... Faut-il voir dans tout cela un lien occulte avec les Templiers dont l'histoire entourée de mystères précède de plusieurs siècles l'apparition dans nos contrées des petits hommes jaunes de Shaolin<sup>6</sup> ? Le kung-fu et le taichi comme conséquence inattendue des malédictions de Jacques de Molay sur son bûcher ? Quoiqu'il en soit, une chose est sûre : le temple était déjà envahi par les marchands<sup>7</sup>.

### **Kung-fu disco**

Attardons-nous, si vous le voulez bien, sur ces mirifiques années 1970 que je ne me lasse pas d'évoquer. La mode cinématographique du kung-fu qui explosa au milieu de cette décennie rameuta de par le monde des centaines de milliers d'excités qu'il fallut bien caser quelque part. C'est ainsi que les clubs d'arts martiaux poussèrent comme des champignons. Ce phénomène qui, à mon avis, n'a pas été suffisamment étudié par les sociologues, eut des effets désastreux. En ce qui me concerne, sans tout ce tintouin, je serais certainement resté à compléter tranquillement ma collection de timbres-poste... Tout commença donc avec la crise d'hystérie collective engendrée par le succès foudroyant et la disparition non moins rapide de la comète Bruce Lee. Cette poussée de fièvre (il y en eut une autre, j'y reviendrai) se prolongea avec un déluge de navets comme on n'en verra jamais plus et provoqua en Asie l'apparition d'une génération

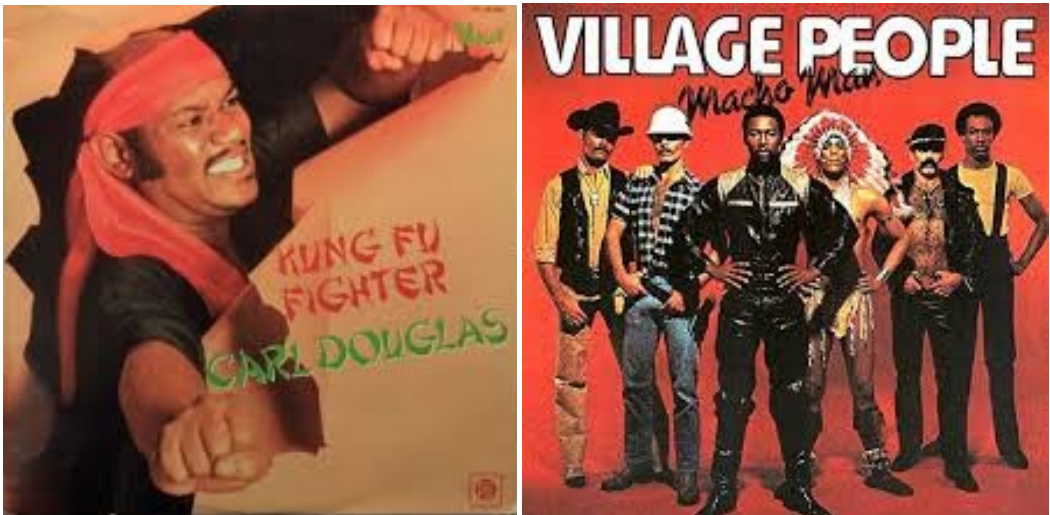
---

5 En effet, après avoir fondé un style personnel de karaté baptisé *onan ryu*, il lança en 1962 sa méthode Wutao dont personne à ce jour n'a pu retracer avec exactitude les origines chinoises. Cela n'enlève rien à la cohérence et à l'intérêt pédagogique de cet enseignement venu du Vietnam dans lequel se forma une première génération d'instructeurs français. J'ai fait la connaissance du maître Hoang Nam en 1985 lors d'un voyage en Chine que j'évoque plus loin. Son fils Hoang Nghi est aujourd'hui un expert renommé particulièrement compétent et sympathique.

6 Une plaque commémorative apposée sur l'un des murs de la mairie du 3e arrondissement signale l'emplacement de l'enclos du Temple.

7 Je ne désigne ici que les experts autoproclamés.

spontanée de maîtres plus consternants les uns que les autres<sup>8</sup>. Il en alla comme pour la grippe aviaire quelques décennies plus tard : le virus muta à Hong Kong avant de voyager au-delà des mers vers nos contrées, les symptômes se manifestant d’abord parmi une jeunesse déjà passablement agitée. Les pauvres diables qui se mirent alors à faire tournoyer des nunchakus en poussant des hululements n’eurent d’autre remède que de se précipiter dans les dojos. Karaté, tae kwondo et autres viet vo dao de synthèse profitèrent de cet engouement qui éclipsa chez nous des pratiques bien plus vénérables telles que la canne ou la boxe française<sup>9</sup>. Même le judo, fleuron des sports de combat asiatiques, s’inquiéta alors de l’invasion de pratiques de plus en plus bizarroïdes. Bien entendu pendant cette période les maîtres chinois restaient aussi rares chez nous que les joueurs de pétanque sur la place Tian’anmen. C’était tant mieux pour la pseudo-tradition et ses premiers bonimenteurs qui s’empressèrent de troquer un « kimono » de karaté à peine usé pour une liquette à brandebourgs toute neuve. Autrement dit, le public français découvrit avec stupéfaction non pas l’art martial chinois mais sa caricature : un « kung-fu disco » qui, curieusement, manque à la collection de stéréotypes de *Village People*...



Les Village People menacés par le kung-fu

Rétrospectivement, il est amusant d’apprendre que peu de temps après la disparition de Bruce Lee en 1973, quelques boxeurs thaïs vinrent faire leurs danses rituelles sur les rings de Hong Kong. Pour le public local, galvanisé par

8 On trouve un catalogue de ces maîtres d’opérette et de leurs pratiques à mourir de rire dans les magazines hongkongais *Réel kung-fu* et *Secrets du kung-fu* qui furent publiés en France durant cette période. Les anciens se souviendront certainement des traductions exécrables dans lesquelles ceux-ci furent livrés.

9 À cette époque, certains laissèrent courir le bruit que la savate avait été ramenée d’Extrême-Orient par des marins, histoire de susciter l’intérêt d’un public qui préférait manifestement le kimono au collant façon Frères Jacques. Mais il était déjà trop tard et la fantasmagorie asiatique éclipsa cet art de combat remarquable.

les exploits chorégraphiques de la nouvelle idole, il ne faisait aucun doute que ceux-ci allaient être envoyés au tapis par la gestuelle aérienne qui semblait si efficace à l'écran. Las, lorsque nos Siamois, avec cette indifférence professionnelle qu'on leur connaît, taillèrent en pièces quelques freluquets gonflés à l'énergie interne, on ria jaune... Les adeptes du kung-fu ou du taichi furent balayés en quelques ébauches de combat dont le plus long n'excéda pas 2 minutes 20 ! De l'autre côté de la muraille de bambous, en Chine populaire, la révolution culturelle n'était pas encore terminée. On ne connaissait alors du *wushu* rouge en gestation que les démonstrations de ces athlètes fardés qui se produisirent en 1974 devant le président Nixon avec parmi eux un gamin promis à un grand avenir sous le nom de Jet Li. Pourtant, on y rumina l'affront qui ne fut pas plus oublié que ceux qui avaient précédés<sup>10</sup>. La Chine s'éveillait alors que les recrues du kung-fu français continuaient à végéter dans leur rêve éveillé tel Kwai Chang Caine errant dans un état second à travers l'Ouest américain. D'ailleurs, à force de se balader tel un somnambule, celui-ci finit par découvrir une boxe chinoise plus authentique, celle des Chinatowns. Et comme toujours, c'est du pays de l'oncle Sam que nous parvinrent les premières informations et techniques plus ou moins sérieuses ramenées dans les valises de quelques compatriotes entreprenants, via un détour par Hong Kong qui est, comme chacun sait, une des capitales du cinéma.

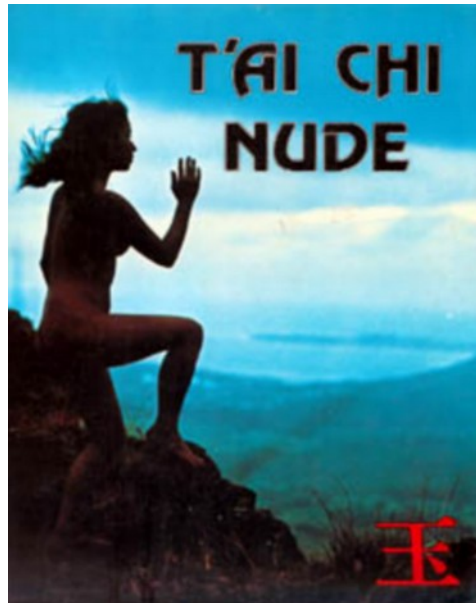
Ainsi, en quelques années le kung-fu, tel l'hydre mythique, s'était vu pousser plusieurs têtes : la technique sino-vietnamienne du maître Hoang Nam, les bricolages locaux, souvent haut en couleurs, de quelques spécialistes de l'improvisation et enfin un kung-fu de la diaspora qui allait bientôt trouver son porte-parole en la personne du prolifique Yang Jwing Ming, Taïwanais installé à Boston. Le taichi quant à lui avait très vite suscité de l'intérêt au sein de la bourgeoisie outre-Atlantique déjà gangrenée par la religion du bien-être, entre diététique, naturisme et autres fariboles *New Age*. Alors que le kung-fu américain recrutait souvent ses clients dans le ghetto, le taichi *peace and love*, et éventuellement nudiste, se nicha douillettement (on en était aux prémises du *cocooning*) entre les cours de yoga et de cabale, le massage californien et les caissons d'isolation sensorielle, devenant à la boxe chinoise ce que les loisirs créatifs sont aux tournois de catch. De ce point de vue, si les accrocs du kung-fu se fritaient avec style<sup>11</sup>, les zélateurs du taichi préférèrent se réclamer de

---

10 L'histoire peu connue\_ et pour cause\_ des combats qui opposèrent de Bangkok à Hong Kong des adeptes du kung-fu à des boxeurs thaïlandais pointe douloureusement certaines faiblesses de l'art martial chinois. Ainsi, par exemple, les affrontements qui eurent lieu en Thaïlande entre 1921 et 1924 et se terminèrent avec la mort d'un expert du style de la grue, furent tous au désavantage des Chinois sauf en ce qui concerne un certain Li De qui eut la lumineuse idée d'étudier les méthodes de l'adversaire. Bien sûr, cela ne veut pas dire qu'il n'y aurait eu personne en Chine capable de damer le pion aux Thaïs pas plus que je porte la discipline brutale (mais efficace) de ceux-ci aux nues, tant il est clair qu'il lui manque justement tout ce qui fait la richesse et l'intérêt du *wushu*.

11 Il faut mentionner au passage le style dansé des élèves d'Alan Lee, maître de kung-fu installé à New York, qui résume toute cette époque. Ce jeu démonstratif que l'on peut voir dans un documentaire passionnant de Jean-Luc Magneron (*Kung-Fu Wu-Su*, 1977) est probablement,

l'intéressant oxymore d'un « art martial non-violent », ce qui n'était qu'une façon d'affirmer cet impérieux désir de déréalisation auquel, malheureusement, se résume souvent la quête de l'énergie.



No comment

### Castagne sous la Grande Muraille

C'est au tout début des années 1980 que la pratique du *wushu* de la Chine populaire débarqua discrètement à Paris. Les pionniers de la pseudo-tradition qui s'étaient formés auparavant à l'aide de quelques obscures méthodes indochinoises si ce n'est tout seuls comme des grands, ne tardèrent pas à se ranger comme un seul homme dans la catégorie du « kung-fu traditionnel » pour bien montrer qu'ils ne pratiquaient pas une quelconque gymnastique communiste mais bien le véritable art martial chinois. De mon côté, je délaissai sans regret ce folklore pour me passionner pour cette discipline ainsi que pour un taiji quan qui, au grand scandale des puristes de l'interne en pantoufles, faisait transpirer. Tout ça au sein d'une équipe farfelue<sup>12</sup> qui fut la première à mettre en œuvre la nouvelle science martiale développée dans les instituts sportifs chinois, une pratique dégagée de ses scories « féodales » dont les manifestations bondissantes plongeaient les tenants de la pseudo-tradition dans une perplexité inquiète. Et puis, en 1985, j'eus la chance d'assister au tout premier tournoi international de *wushu* organisé à Xi'an en Chine populaire. Ce fut un choc des mondes. La Chine réelle dans les gradins, des milliers de Chinois du Shanxi bruyants et rigolards, et, sur le tapis, les drôles d'étrangers avec leur kung-fu « *chop suey* » revu, corrigé, voire inventé de toutes pièces. Je peux vous dire que les autochtones se bidonnèrent comme ce n'était pas

---

avec la capoeira, une des sources du *break dance*.

12 Équipe réunie par Wang Weiguo qui fut le véritable pionnier du *wushu* en France.

possible au spectacle des accoutrements et des gesticulations de ces extra-terrestres. Je me souviens particulièrement d'un pauvre type dégingandé qui exécuta une forme du serpent à la plus grande joie de l'assistance. Au bout de dix secondes, celle-ci (des milliers de personnes) reprit en chœur les sifflements dont notre piètre démonstrateur ponctuait chacun de ses mouvements : TSSSS ! TSSSS ! On n'entendait plus que ça ! Les spectateurs étaient hilares. J'en passe et des meilleures<sup>13</sup>... Si le combat ne semblait pas encore à l'ordre du jour, il était néanmoins à l'étude au sein des instances sportives officielles qui ne voulaient justement pas répéter les erreurs des compétitions du triangle Hong-Kong-Taiwan-Macao<sup>14</sup>. Fort de celles-ci, les réformateurs continuèrent à s'intéresser aux disciplines occidentales, boxe anglaise et lutte libre, comme leurs prédécesseurs avaient déjà commencé à le faire sous le régime de Tchang Kai-shek. Parmi les défricheurs du nouvel art de combat figuraient les deux fils de Ma Xianda, Ma Yue, que j'invitai en France en 1987, et Ma Lun devenu depuis l'un des principaux entraîneurs du *sanda wang*, l'équivalent chinois de la boxe thaï. Mais rassurez-vous chers lecteurs qui ne jurent que par plaies et bosses : invisible lors des tournois de *wushu*, la vraie castagne était quotidienne dans la rue ! À tel point que lors de notre mémorable périple chinois, nous ne pûmes rien voir de la Grande muraille, notre cicérone s'étant fait démolir le portrait par un des employés qui en contrôlaient l'accès ! La seule chose que nous visitâmes ce jour-là fut un commissariat de police...



Finalement, nous n'avons rien raté

---

13 Toutefois, mes meilleurs souvenirs concernent notre petite troupe hétéroclite et plus particulièrement mon camarade Serge Guernet qui égailla notre périple en créant, à lui tout seul et partout où nous passions, l'événement. Ainsi, nous fûmes fréquemment entourés d'une foule d'autochtones fascinés par son torse de roux velu et son talent de saltimbanque. Il avait l'art d'improviser dans les lieux publics les plus fréquentés des démonstrations d'un kung-fu de son cru qui se terminaient inmanquablement, et toujours à son avantage, en concours de bras de fer... Bien que fantaisiste ce garçon était un excellent pratiquant qui fut médaillé lors de la compétition de Xi'an ainsi qu'à Tianjin l'année suivante.

14 Notons qu'à la fin des années 1950, un adepte du taiji quan du nom de Hu Sheng, qui s'était distingué brillamment lors des tournois Hong Kong-Taiwan-Macao, disputa un match de boxe thaïlandaise à Bangkok au cours duquel il fut éliminé par coup de coude à la tête au bout de... 40 secondes !



Dès que je fus revenu, plein d'usage et raison, de la mère-patrie des arts martiaux chinois, je commençai à m'intéresser au décalage notable entre ce que j'y avais observé et ce curieux phénomène de la pseudo-tradition qui s'était généralisé en France : allumés du ciné kung-fu, gogos de l'énergie cosmique, obsédés des cinq éléments, adeptes mous de « l'interne »<sup>15</sup> qui le reste, adeptes durs de l'interne qui explose, ratiocineurs confondant pratique et parlotte, vicelards des techniques secrètes taoïstes, vedettes de la frime martiale... Bref, je ne trouve pas les mots pour tous les fustiger d'autant plus que bon nombre de ces énergumènes colonisèrent les jeunes fédérations censées représenter des disciplines qui, ceci expliquant peut-être cela, semblent encore peiner aujourd'hui à sortir de leur marasme<sup>16</sup>. Mais voilà qu'au gré de mes explorations en Chine et des voyages en sens contraire de maîtres et experts de qualité variable, je découvrais \_ *horresco referens* \_ qu'il y avait dans la terre même des Grands Ancêtres de quoi alimenter indéfiniment les délires de notre pitoyable pseudo-tradition. Je ne parle pas ici seulement des illuminés, dont le chi-kung nous offre une profusion d'exemples, mais encore de ce que j'identifie comme la face obscure des arts martiaux, le sous-sol de la pagode si l'on veut...

### **Le carcan superstitieux**

Il y a donc autre chose que la pathétique pseudo-tradition. Cela n'avait pas échappé à un médecin français du début du XXème siècle, le docteur Matignon qui, perché sur l'enceinte défendant les légations assiégées pendant les fameux 55 jours de Pékin, scrutait les symptômes hystériques des Boxeurs avec le regard du clinicien<sup>17</sup>. C'est l'autre aspect du problème. Pour reprendre la métaphore culinaire développée plus haut, il ne s'agit plus d'épingler le *chop suey* douteux réservé aux ignorants, mais les recettes infectes dont se régalaient encore en Asie une minorité d'individus : pénis de tigre, cervelle de singe vivant ou résidus de fausse-couche<sup>18</sup>... Manifestation parmi d'autres de cette superstition ancestrale qui continue, à la marge, d'imprégner certaines pratiques martiales et énergétiques traditionnelles. Les fondateurs de la boxe chinoise rationalisée, les Cai Longyun, Zhang Wenguang ou Ma Xianda (pour citer quelques noms connus) avaient ouvert une voie que les pionniers du *qigong* moderne \_ à l'origine une gymnastique roborative fondée sur les théories révisées de la médecine chinoise \_ s'évertuèrent à suivre. Mais, hélas, le

---

15 L'expression « école interne » (*neijia*) désigne le courant taoïste des arts martiaux auquel se rattache notamment le taiji quan.

16 On n'en serait peut-être pas là si on avait tenu compte de l'expérience de certains pratiquants de cette époque. Je pense par exemple à Jean-Michel Goulston qui était, au cours des années 1980, l'un des rares Français à s'être rendu en Asie non pas pour en rapporter un diplôme de complaisance mais bien pour y étudier sérieusement la boxe chinoise.

17 Auteur de *La Chine hermétique, Superstitions, crimes et misères* (Paris, 1936), ouvrage qui reflète bien les préjugés que les Occidentaux nourrissaient alors à l'encontre des Chinois.

18 La très grande majorité des Chinois est tout autant que nous dégoûtée par ce menu. Cet aspect méconnu de la pharmacopée traditionnelle a malheureusement été remis au goût du jour, si j'ose dire, par l'artiste contemporain Zhu Yu.

bouillonnement immémorial des croyances vint tout submerger au cours des années 1980. Un retour du refoulé connu aujourd'hui sous le nom de « fièvre du *qigong* » (*qigong re*), véritable tsunami qui suscita l'apparition des inquiétants thaumaturges de l'énergie interne. Ceux-là allèrent encore plus loin que les prétendus virtuoses du taichi capables de résister à la poussée simultanée de quinze nigauds (ce qui en soi ne constitue pas un exploit) ou de renverser iceux juste en éternuant... Piètres performances que tout cela en comparaison des Grands Maîtres du chi-kung qui parvinrent à subjuguier des millions de leurs compatriotes déboussolés par les entreprises ésotérico-politiques du Grand Timonier Mao. Ainsi, on voulut croire très officiellement que le célèbre Yan Xin était capable d'agir à distance sur la structure moléculaire de la matière et donc, par exemple, de faire tomber la pluie ! C'était le retour de la bonne vieille magie après les échecs répétés des tranches maoïstes. D'une certaine façon, les sorciers du chi-kung et leurs victimes sont les héritiers directs des Boxeurs du docteur Matignon. Pour ces derniers, on sait ce qui résulta de leurs rituels. Englués dans une superstition désespérante qui les persuadait de leur invulnérabilité (obtenue, croyaient-ils, à grand renfort de talismans, d'incantations et d'exercices énergétiques), les « Poings de justice et concorde » ne connurent pas plus de succès lors du siège des légations que dans leurs tentatives pour investir l'enceinte de la cathédrale du Beitang pourtant seulement défendue par une poignée de marins bretons et italiens<sup>19</sup>. Cette inefficacité désespérante (même rapidement armés de fusils et de canons, les insurgés ne remportèrent aucun succès ce qui est logique puisque la guerre est un métier qui s'apprend ailleurs que dans les écoles d'arts martiaux) n'entraîna pas pour autant la disparition de cette boxe chinoise qui avait été envoyée au tapis. Bien au contraire, dès le début du XXème siècle on vit toutes sortes de médecins s'empressez autour d'elle et travailler à son rétablissement. C'est ainsi que le *wushu* sortit de son coma pendant la période républicaine, marquée comme on le sait par une modernisation tous azimuts, et se refit une santé grâce aux experts passés par la grande régénération marxiste. L'essentiel de l'intervention de ces derniers consista en l'ablation de cette cangue mentale à l'épreuve des faits qui ne cesse de se reformer au cours des âges et qui, comme nous allons le voir, est loin de ne concerner que les seuls fils du Ciel...

### **L'œil était dans la tombe**

Si le brave docteur Matignon avait détourné son regard fasciné par les hordes de Boxeurs pour examiner ses semblables, il aurait peut-être reconnu chez ses compatriotes des symptômes similaires, à commencer par une même passion pour l'occulte. En effet, au moment même où des « Célestes » invoquaient toutes sortes de divinités, le gratin de la civilisation européenne faisait tourner des guéridons afin d'entrer en contact avec ses illustres défunts. Il faut s'imaginer le tableau : du Finistère à la péninsule du Shandong, c'était partout la valse des revenants, Napoléon croisant le général Guan \_ dieu chinois de la

---

19 Quarante-et-un défenseurs pour un mur d'enceinte de plus de 1300 mètres de long.

guerre \_, Laozi entrant en collision avec Jean-Jacques Rousseau, Confucius bras dessus, bras dessous avec Richelieu... Bref, une bousculade d'ectoplasmes aux portillons des spiritismes d'Occident et d'Asie. Qui sait si le facétieux Roi Singe ne mit pas sens dessus dessous un salon parisien pendant que Madame Guyon<sup>20</sup> débitait des oracles par la bouche d'un voyant chinois stupéfait? Vous allez me dire que je m'éloigne du sujet voire même que je délire... Que ce serait moi qu'il faudrait soigner. Et Mesmer avec son fluide magnétique<sup>21</sup>, ça ne vous rappelle rien ? Et ces supérieurs inconnus aux pouvoirs surhumains ? Et tout ce fatras, ces loges, ces églises gnostiques avec leurs rituels compassés et leurs passages de grades, jusqu'au 33<sup>e</sup> degré de la hiérarchie occulte ? Et la Théosophie ? Parlons-en, justement, puisque sans elle nous n'en serions pas là...



Blavatsky et Olcott

Au commencement était Helena Petrovna Blavatsky (H.P.B. pour les intimes) et sa « Société de Théosophie » fondée à New York en 1875, ce monument de l'ésotérisme qui est à la métaphysique ce que l'usine à gaz de Beaubourg est à la Sainte Chapelle. Un peu oubliée aujourd'hui, cette « Doctrine secrète » fut la matrice au sein de laquelle se développa le *New Age*, notre religion actuelle du bien-être dans la fusion cosmique, cet hypermarché de l'illusion spiritualiste polymorphe<sup>22</sup>. On lui doit, entre autres, les croyances en la réincarnation, au

---

20 Mystique française (1648-1717).

21 Le bon docteur Franz Anton Mesmer (1734-1815), coqueluche des salons parisiens, croyait en l'existence d'un fluide subtil emplissant l'univers susceptible d'être capté, emmagasiné dans le corps du magnétiseur et transmis à des malades afin de les guérir.

22 H. P. Blavatsky publia en 1888, *La Doctrine Secrète, Synthèse de la Science, de la Religion et de la Philosophie* qui expose l'histoire foutraque de l'humanité telle qu'elle lui aurait été

karma, aux énergies ainsi que l'idée lumineuse de domicilier la sagesse partout ailleurs que dans le monde chrétien. Pas mal hein ? On appelle ça un changement de paradigme... Ce ne fut donc pas l'Asie qui décida un beau jour d'envoyer les missionnaires de sa sagesse immémoriale à l'autre bout du monde, histoire de tirer les matérialistes présomptueux que nous sommes de leur ignorance atavique. Non. Ce sont des Européens perchés qui, les premiers, inventèrent de convoquer les improbables instructeurs de l'humanité attardée en les faisant débouler des sommets de l'Himalaya, des bords du Gange ou des monastères de la Chine mystérieuse. Quand le gogo est prêt, le gourou se pointe... En l'occurrence, il fut d'abord Caucasien et, déjà, déguisé tel Olcott, le compère de Blavatsky, qui se pavanait dans sa robe bouddhiste, ou encore Matgioi, maître de Guénon pour la métaphysique chinoise, s'exhibant à Paris en initié taoïste<sup>23</sup>... L'Occident passionné de secrets commença à fantasmer sur l'Asie et son empire des merveilles alors que celle-ci peinait encore à s'arracher à une catalepsie séculaire. Il faut admettre que ce sont bien les voix impérieuses des porte-parole de l'occultisme qui réveillèrent la morte-vivante. C'est ainsi par exemple qu'un jeune avocat anglophone d'origine indienne inspiré par la Société de Théosophie put se transformer en... Mahatma Gandhi ! À cette époque où l'Asie ignorait être un réservoir inépuisable de sagesse, les arts martiaux n'existaient pas encore dans les consciences à l'exception d'un judo (on disait à l'époque « jiu-jitsu ») tout juste créé dans un contexte de rupture radicale, le Japon étant alors le seul pays asiatique à avoir su s'insérer dans le concert des « nations civilisées », comme on disait en ces temps obscurs. D'ailleurs, lorsque les Boxeurs attaquèrent les légations à Pékin, les militaires nippons étaient bien de l'autre côté de la barricade, au coude à coude avec le docteur Matignon, l'enseigne de vaisseau Paul Henry et leurs compagnons d'infortune. La profusion d'arts martiaux que nous connaissons aujourd'hui n'existait tout simplement pas aux yeux des colonisateurs comme le prouve la cécité d'un Alexandre Puyou de Pouvoirville (dont le surnom Matgioi signifie pourtant « l'Œil du jour » !), qui n'en parle pas pour le Tonkin et soutenait qu'il n'y avait pas plus de quelques dizaines de maîtres de boxe et de canne pour tout l'empire chinois<sup>24</sup> ! Les adeptes de ces pratiques furent donc les premiers surpris lorsque l'on finit par les découvrir tout au fond du grand bazar de l'orientalisme. Le judo avait déjà failli être phagocyté par les thuriféraires de la sagesse asiatique. Il en réchappa de justesse après avoir profité de ce préjugé favorable aux spiritualités orientales qui accéléra le succès promis à ce sport résolument moderne et efficace<sup>25</sup>. Reconnu à juste titre pour

---

révélée par les « Mahâtmâs ».

23 Curieusement, Matgioi termina sa carrière littéraire avec une hagiographie de la petite sainte de Lisieux.

24 Cf. *La voie rationnelle* (1907), Éditions Kalki, 2016, page 110.

25 Il faut bien comprendre que la reconnaissance de l'art de combat « désocculté » connu sous le nom de judo a précédé la mode des arts martiaux dont le phénomène apparaît, au regard de certaines disciplines, comme une régression. Il est significatif que la science du combat au sol du judo, sans équivalent nulle part ailleurs, ait permis cette évolution qui s'achève aujourd'hui

sa valeur éducative, le judo laissa d'autres disciplines en gestation se vautrer dans le mysticisme théosophique. Ce fut une aubaine pour d'innombrables laissés pour compte de la modernité qui n'eurent plus qu'à singer la singerie du spiritualisme. Voilà comment des « maîtres » en pyjama de coton ou de soie purent vendre à peu de frais leurs marchandises frelatées, improvisant de pseudo exploits surhumains (la main surnaturelle du karatéka plus forte que la matière inerte, etc.) et suscitant un folklore dont le pouvoir de fascination, entre samouraïs et bonzes Shaolin, demeure entier.

A suivre...

**José Carmona**

[www.shenjiying.com](http://www.shenjiying.com)



---

avec les *Mixed Martial Arts*. De ce point de vue, Jigoro Kano est l'un des rares génies que compte l'histoire des arts martiaux alors qu'à mon sens, Morihei Ueshiba, le fondateur de l'aïkido, n'a fait que réintroduire l'occulte dans la lutte japonaise. Il est intéressant de constater que cette mystique corporelle qui, pendant un temps, recruta plus d'adeptes en France qu'au Japon, est aujourd'hui en perte de vitesse dans la plupart des pays occidentaux.